

Le secret du lapin des Guarrigues

Julie Biondi

C'était un matin comme un autre. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que je trouve cette lettre arrivée au courrier. Coincée entre des prospectus, je fus à deux doigts de jeter directement la missive à la poubelle. Tu sais, à mon âge, si l'on ne reçoit pas une seule demande de don pour une œuvre caritative, c'est que le facteur nous a oublié. Tout y passe : les petits frères des pauvres, l'association diocésaine, la lutte contre le cancer... Ah ! N'oublions pas celle où les petits africains nous regardent avec leurs billes vides de vie et leurs ventres tout gonflés. J'évite ses publicités autant que la peste, cela m'empêche de culpabiliser mais ce coup-ci, en voyant le cachet de la poste, je retins mon geste. Je l'observais longtemps, une éternité me semble t'il, complètement fébrile.

Je t'ai souvent parlé du village où j'ai grandi : de ses balcons fleuries, ses ruelles étroites et de ses habitants enjoués et irrévérencieux. Cette lettre provenait de ce petit éden. Le parcours sinueux de ma vie m'a malheureusement éloigné de cet endroit. Je ne peux pas dire que je regrette, j'ai rencontré des gens formidables, épousé ta magnifique grand-mère, travaillé dur pour construire un foyer accueillant et réaliser mon rêve de famille heureuse et unie.

Il se trouve qu'un vieux copain célèbre son quatre-vingtième anniversaire et il profite de la fête votive du village pour rassembler tout ses anciens amis. Demain, je retournerais à cet endroit, je retrouverais mes racines, m'imprégnerais de toutes les senteurs de la campagne l'été et du cochon grillé lentement cuit à la broche. Je me demande toutefois comment il a pu retrouver ma trace, je ne l'ai plus revu depuis près de soixante ans ! Je suis encore surpris de l'invitation de cette homme mais quel joie de pouvoir participer une nouvelle fois à cette fête.

Chaque année au mois d'août, les rues se parent de milliers de guirlandes tricolores et s'embrasent de lampions pendant une semaine de liesse, de partage et de convivialité. Les jeunes filles dansent sur la musique endiablée des orchestres, des sourires se dessinent sur tout les visages. Sauf cette année là bien entendu... Un été où les regards se faisaient durs et perçants. C'était une autre époque, un temps de guerre que j'espère tu ne connaîtras jamais. Les hommes étaient plus nerveux, les femmes plus attristées que jamais. L'instabilité politique déchirait les gens et rendait méfiant le plus naïf d'entre nous. J'attribuais la morosité ambiante aux mauvaises récoltes sans penser que le mal était plus profond. Je devais avoir le

même âge que toi : le temps de l'innocence comme on dit. Que du baratin tout ça ! Nous étions seulement égoïstes, indifférents au monde qui nous entourait. Les copains et moi aimions parcourir les chemins au pas de course pour récupérer les plus jolis pâquerettes à coiffer dans les cheveux des filles. Toutefois, nos jurons et notre brutalité contrastés ce geste poétique. Les garçons manquent parfois d'intelligence, surtout quand il s'agit de conter fleurette. Bien sûr, personne ne pouvait compter sur des garnements comme nous pour aider à la préparation de la fête. Quand j'y repense, notre insouciance aurait pu ragailhardir les cœurs et surtout évitait le désastre qui eut lieu par la suite car, dans ce contexte, arrivèrent au village trois hommes. Trois types austères vêtus de chemises blanches, pantalons de costumes et cravates. Ils s'installèrent à « l'hôtel des voyageurs » et ne se mêlèrent pas aux habitants. Une simple bière et quelques chansons paillardes rapprochent pourtant aisément et nous ne manquions ni de l'une ni des autres. Nous supposions que leur passage serait furtif. Force est de reconnaître que nous nous trompions, alimentant de ce fait les conversations des petits et des grands. Pour un enfant comme moi, la présence des étrangers était source de jeux. Je m'imaginai espion sur une mission des plus secrète et j'entraînai les autres gosses dans mon délire. Nous suivîmes les trois acolytes dans tout leurs déplacements. Dès le petit matin, les trois hommes partaient marcher, chapeau en feutre sous le bras et se rendaient dans les hameaux des alentours. Nous connaissions bien la campagne environnante et nous les devancions pour nous cacher et les observer plus aisément. Les trois compères fouillaient les étables et les granges à l'aide de bâtons, épiaient par les fenêtres des cuisines comme à la recherche de quelque chose de précis ou d'une certaine valeur. Nous nous persuadâmes qu'ils étaient des chasseurs de trésor et notre intérêt s'accrut à cette idée. Toujours est-il que leurs agissements finit par énerver de nombreux villageois. La colère grondait mais je crois que ces hommes ne s'en aperçurent pas. Les ragots enflaient chaque jour un peu plus et leur identité en effrayait plus d'un. Le boulanger proposait de les apeurer pour les faire fuir, d'autres préféraient les ligoter et les abandonner en forêt. Plus radical, le maquignon les auraient volontiers égorgé pendant leur sommeil.

C'est le samedi soir que le drame se produisit. J'étais si effrayé, si anéanti, incapable de parler. Je souhaitais juste disparaître de cette endroit et tout oublier.

Madame Tabart avait trouvé LA lettre, une minuscule feuille de papier glissée dans un petit sac de farine qu'elle avait pris à l'épicerie pendant l'absence de la patronne, en se disant qu'elle paierait les commerçants plus tard. Il était évident que ce petit sac n'aurait jamais du se retrouver dans ses mains.

Le message était court, un simple code : « Les lapins sont gras, préparez la marmite ». Madame Tabart arriva en courant au beau milieu de la soirée bien entamée, complètement paniquée. Elle criait et pleurait en s'agrippant au maire. D'ailleurs, avec du recul, je pense qu'ils entretenaient une relation plus qu'amicale ces deux là. Ce dernier rassembla le gros des villageois sur la place principale. Plutôt facile étant donné que la majorité était déjà là en train de se saouler. L'alcool et la colère ne font vraiment pas bon ménage. C'est cet événement qui a du reste fait que je n'ai jamais bu à en perdre la raison. Je voyais tout ces hommes, titubants et geulants à s'en décrocher la mâchoire. Les larmes de madame Tabart échauffaient les esprits et ils prirent une décision effroyable. Chacun récupéra une arme chez lui (tout le monde en avait une autrefois) et se dirigèrent en masse vers l'hotel. Le gros André, à qui appartenait l'établissement, refusa de laisser passer la foule mais le nombre l'emporta rapidement, même sur cette force de la nature. Je suivais malgré moi le rythme déchainé des villageois. En passant dans l'entrée, je vis le tenancier, le nez en sang, affalé sur le parquet. Je grimpais les escaliers, ou plutôt je rampais jusqu'à l'étage, la folie des hommes m'écrasant contre les marches. Je franchis la porte de la chambre des inconnus qui ne tenait plus que sur un seul gond. Surpris dans leur sommeil, ils ne se défendirent pas. Roulés en boule dans un coin de la pièce, deux d'entre eux étaient roués de coups. Le troisième, ligoté sur une chaise, manquait de s'évanouir face à la violence de deux paysans. La peur se lisait dans leurs yeux mais j'étais incapable de dire aux autres d'arrêter cette méprise. Oui, une véritable méprise. Je vis les trois hommes à moitié nus dégringolés les escaliers, poussés par des bras vigoureux, entendis André nasiller des phrases incompréhensibles tandis que l'on passait à côté de lui. Je vivais tout cela comme dans un mauvais rêve duquel je n'arrivais pas à m'extraire. Au milieu de la rue, les trois hommes furent mis en joue.

J'étais peut-être trop petit, trop faible pour exprimer mes pensées. Ah ! Je me

cherche encore des excuses même à mon âge. Je suis incorrigible, parfaitement répréhensible. Mais imagine un peu mon horreur ! Il faut que tu saches que quelques jours avant cet événement j'eus une idée fantastique pour faire participer un de nos copains à nos jeux d'espionnage. Le petit Tonin ne pouvait plus marcher suite à une maladie, nous commençâmes donc à réaliser des correspondances où nous décrivions par code tout les gestes suspects des trois hommes, déformant et amplifiant les faits bien entendu. Nous les inscrivions sur des feuilles d'écoliers et nous les communiquions par un système bien pensé. Le fils de l'épicier dissimulait les messages dans des bocaux de farine ou de sucre et chaque missive se retrouvait ainsi chez le destinataire prévu qui interceptait alors le code. Jusqu'à madame Tabart qui échappa totalement à mon contrôle.

Je n'ai jamais avoué ceci jusqu'à aujourd'hui et nous n'en reparlèrent jamais entre nous. Cette fête sera l'occasion parfaite pour demander rédemption. Tu es la première à qui j'en parle et je me sens déjà soulagé. Le poids de la souffrance de ses hommes s'allège un peu. En réalité, il s'agissait de contrôleurs des impôts. Crois-tu que je serais totalement pardonné un jour ? Car vu les plombs qu'ils ont pris dans le cul, je pense qu'ils n'ont pas pu s'asseoir pendant longtemps.